

Comptes rendus



La terre qui pousse. L'ethnobotanique innue d'Ekuanitshit

Daniel Clément. 2^e édition. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2014 [1990], 266 p.

L'AUTEUR, DANIEL CLÉMENT, est un chercheur québécois reconnu dans le milieu amérindien et qui possède un doctorat en anthropologie. Il s'intéresse surtout au peuple innu – avec qui il travaille depuis plus d'une vingtaine d'années. Il a occupé divers postes au cours de sa carrière : professeur, anthropologue consultant, conservateur de musée, etc. Plusieurs de ses écrits portent sur les relations entre les humains et certains éléments de leur environnement, afin de comprendre les relations et la conception du monde qui en découlent. Il s'est notamment intéressé au bestiaire innu (Clément 2012), mais dans *La terre qui pousse* c'est, cette fois, le savoir botanique des Innus de la communauté d'Ekuanitshit (Mingan) qui fait l'objet de son analyse.

L'avant-propos révèle qu'il s'agit d'une deuxième édition et que la première, parue sous le titre *L'ethnobotanique montagnaise de Mingan*, remonte à 1990. Depuis la première publication de l'ouvrage, les Montagnais sont appelés Innus, et la communauté de Mingan est nommée Ekuanitshit. En incorporant ces adaptations linguistiques, Daniel Clément démontre un souci d'arrimer la deuxième édition à une plus

grande sensibilité culturelle contemporaine, ce qui est en cohérence avec sa démarche, qui porte sur un savoir botanique vernaculaire. Il faut savoir que la première édition de l'ouvrage avait déjà fait l'objet de remaniements. En avant-propos, l'auteur soulignait en effet que l'ouvrage était une version retravaillée de son mémoire de maîtrise.

Tout au long de l'ouvrage, Daniel Clément adopte une écriture simple et précise qui permet une lecture fluide malgré la grande quantité d'informations, détaillées et parfois complexes pour les non-initiés, que comportent certains chapitres. Plusieurs schémas et tableaux sont proposés. Le lecteur peut ainsi avoir une vision synthétisée des propos de l'auteur. De nombreux dessins de spécimens agrémentent les chapitres et permettent d'avoir une représentation visuelle de ce dont il est question. La plupart des termes utilisés pour nommer et classer les plantes ou pour décrire leur utilisation sont en innu aimun (langue vernaculaire), et une traduction française leur est associée. L'ouvrage compte également deux annexes : l'une présente la liste des plantes prélevées dans le cadre de l'étude, alors que l'autre propose un lexique botanique innu.

Cette étude vise à « faire ressortir la dimension ethnobotanique des rapports entre les Innus et leur environnement » (p. 1), et ce, sous trois angles précis : botanique, ethnographique et anthropologique. Sur le plan botanique, l'objectif est plutôt pragmatique, c'est-à-dire la collecte et l'identification de spécimens. Sur le plan ethnographique, il s'agit de collecter les connaissances que les Innus interrogés possèdent sur les végétaux, qu'elles soient actuelles ou passées. Sur le plan anthropologique, il est question de comprendre le rapport entre l'humain, ici innu, et l'environnement, ici circonscrit aux plantes. L'ouvrage se situe dans le domaine de l'anthropologie cognitive, c'est-à-dire qu'il s'attarde à élucider les processus cognitifs des Innus à travers

l'analyse de la nomenclature et de la taxonomie des plantes. Il est question de comprendre les représentations des plantes auxquelles les Innus accordent, entre autres, des propriétés dites « humaines » par l'entremise d'une analyse de l'organisation de la nature innue et par de brèves introductions à certains mythes qui y sont associés. Ce champ de l'anthropologie a été influencé par la linguistique, un angle d'analyse qui traverse tout l'ouvrage.

Dans le premier chapitre, Clément retrace l'un des grands débats anthropologiques, à savoir si la culture influence la langue ou plutôt le contraire. Pour cette discussion, il retrace les façons dont plusieurs auteurs ont envisagé le rapport entre culture et langue, ce qui l'amène à faire l'historique de l'ethnoscience. Il revient notamment sur l'élaboration de l'hypothèse Sapir-Worf. Puisque l'auteur considère que l'analyse ethnoscientifique concernant le rapport entre la culture et la langue a certaines limites en ce qui a trait à la compréhension des structures cognitives globales d'un peuple, il qualifie son étude comme une forme de « cheminement qui vise à reconstituer les objectifs de l'école ethnoscientifique américaine » (p. 17). Pour ce faire, il propose d'intégrer à la classification l'analyse du discours des Innus à propos des plantes et l'utilisation qu'ils en font. Il veut donc aller au-delà d'une étude uniquement taxonomique et tendre vers une analyse plus globale de la culture. Il est question de démontrer que l'utilisation des plantes a des impacts sur les processus classificatoires influençant la taxonomie et la nomenclature et que cela est observable à travers des manifestations linguistiques. La démarche vise ainsi à traiter des structures cognitives via l'analyse linguistique du discours sur les plantes et l'analyse de l'utilisation des plantes. La langue est envisagée comme un moyen d'accéder à la connaissance du monde caractéristique d'une culture et comme un reflet du monde.

Le deuxième chapitre présente la population innue concernée, le contexte de l'étude et les méthodes d'enquête. Le troisième chapitre expose les principes du savoir botanique innu concernant les plantes. L'auteur identifie trois grands domaines de la nature innue (terre, animaux et être humain) et explique les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Les deux chapitres suivants exposent les modes innus d'organisation des plantes en passant par l'identification, la nomenclature et la classification pour terminer avec leurs utilisations au sixième chapitre. La démonstration amène l'auteur à conclure que ce sont des éléments partonomiques, c'est-à-dire issus d'« un système de connaissance des parties morphologiques d'entités quelconques » (p. 3), et utilitaires qui fondent la science innue des plantes. En somme, les utilisations des plantes se manifestent dans la langue et influencent la taxonomie et la nomenclature. Quant à la taxonomie, elle est simplement une manifestation des connaissances. Cette conclusion, qui est exposée au cours du septième et dernier chapitre, permet de différencier les spécificités de la science botanique innue par rapport à celles de la botanique allochtone.

Daniel Clément se penche sur « la science innue » et sur « le savoir botanique innu ». À ce sujet, les données récoltées sont impressionnantes tout comme le travail de description du système classificatoire qui est proposé dans l'ouvrage. Cependant, il faut souligner que l'enquête a été faite avec peu d'informateurs. Les données sont tirées des témoignages d'ainés (deux hommes

et deux femmes) de la communauté au cours de trois séjours lors de trois années différentes (1980, 1981 et 1983). Le choix d'informateurs âgés va de pair avec l'objectif de l'enquête qui repose sur la collecte de savoirs associés à un mode de vie en transformation. En effet, l'auteur souligne la disparition progressive de ces savoirs ou à tout le moins leur modification qui va de pair avec la sédentarisation de la communauté (p. 37). Est-ce qu'on peut penser que les données présentées dans l'ouvrage représentaient l'une des façons d'organiser l'univers botanique innu ? À l'époque, la pensée innue avait sans doute déjà subi des transformations associées aux bouleversements du mode de vie. En ce sens, l'objectif de saisir et de présenter « la pensée botanique innue » peut être questionnable, compte tenu de la généralisation que cela implique. Ainsi, serait-il plus juste d'avancer que l'ouvrage met à jour l'une des pensées innues plutôt que la pensée innue ? Les informateurs de Clément sont également tous issus de la même communauté. Est-ce que les modes de classification des aînés des autres communautés innues sont identiques ? Les onze communautés de la nation sont situées dans des régions géographiques variées sur le territoire du Québec et du Labrador ; se pourrait-il qu'une étude comparative subséquente révèle des variantes entre les communautés ? Il pourrait être possible que des aînés innus ayant fréquenté un autre type de flore classent différemment les spécimens ou les utilisent différemment.

À travers les chapitres, le lecteur est amené à constater que le savoir

botanique innu présenté par Clément est largement pragmatique. La classification, l'utilisation, la nomenclature, etc. sont constituées à partir de l'expérience vécue des individus. Compte tenu de ce fait et puisque l'expérience botanique actuelle des Innus doit être différente de celles observées par Daniel Clément vingt-cinq ans plus tôt, il serait intéressant de voir comment les connaissances botaniques se sont développées ou non, transmises ou non, et ce, afin de vérifier si l'urgence de la récolte de ces savoirs justifiée par une disparition ou transformation annoncée était bel et bien fondée. Cela permettrait de comprendre comment les Innus d'Ekuanitshit ont négocié la transformation de leur culture, plus précisément leurs savoirs botaniques, à travers le changement de mode de vie et de contexte. Enfin, l'ajout de l'avant-propos permet à l'auteur de soulever un questionnement des plus pertinents à l'époque actuelle, soit la marchandisation des savoirs autochtones – ce qui est très à propos dans une étude qui expose notamment les façons dont certaines plantes peuvent être utilisées par les Innus dans des contextes médicaux.

Laurence Hamel-Charest

Ouvrages cités

- CLÉMENT, Daniel, 1990 : *L'ethnobotanique montagnaise de Mingan*. Université Laval, Centre d'études nordiques, Nordicana 53.
- , 2012 : *Le bestiaire innu. Les quadrupèdes*. Les Presses de l'Université Laval, Québec.